

Quelle figure pour le sujet interprétant? Derrida lecteur de Blanchot

Laura Marin¹

Derrida has written two important books on Blanchot: *Parages*, first published in 1986 and reprinted in a revised and augmented edition in 2003, and *Demeure*, published in 1998. The latter reproduces in its entirety, by means of a particular citational device, *L'instant de ma mort*, Blanchot's last autobiographical story. This article first observes and questions the figure of the interpreting subject (Derrida) based on the rhetorical, poetical, syntactical, and analytical strategies he uses to insert himself into and work upon Blanchot's text. Whilst for Derrida the words of the other are not only a citation, but also an incitement, that which triggers and stimulates his reading, the citation-incitement device is a way to enter the other's very writing. What we are dealing with here is, in short, the materiality of a text written by multiple first persons, where confession and interpretation are intertwined. What, then, would be the figure of the reader's "I" whose very understanding of the text presents itself as a new reading practice ?

Derrida consacre deux grands livres à Maurice Blanchot : *Parages*, paru en 1986, puis republié en version revue et augmentée en 2003, et *Demeure*, qui date de 1998 et reprend entièrement, tout en usant d'une pratique citationnelle bien particulière, *L'instant de ma mort*, le dernier récit autobiographique de Blanchot. Dans cet article, il s'agira d'observer et interroger la figure du sujet interprétant (Derrida) à partir de ses stratégies (rhétoriques, poétiques, syntaxiques, analytiques) d'insertion dans le texte et d'intervention sur le texte de l'autre (Blanchot). Si la lecture s'effectue chez Derrida dans une connivence intime avec le texte de l'autre, qu'il cite et qui l'incite à la lecture, c'est par la citation-incitation qu'il entre dans l'écriture de l'autre comme à travers une corporéité faite de différents 'je' qui mêlent la fonction interprétative à la confession. Quelle figure alors pour le 'je' du sujet interprétant qui ouvre la lecture à de nouvelles expériences ?²

¹ Université de Bucarest.

² Cet article reprend en version remaniée un extrait du chapitre que j'ai consacré à Derrida lecteur de Blanchot dans ma recherche doctorale (cf. Laura MARIN, « Dans les parages demeure le neutre. Une lecture de Derrida », in *Le Neutre. Lire Blanchot dans les traces de Levinas et Derrida*, Presses de l'Université de Bucarest, 2013, pp. 181-223). Je remercie ici l'Autorité Nationale Roumaine pour la Recherche Scientifique et l'Innovation, CNCS-UEFISCDI, numéro de projet PN-II-RU-TE-2014-4-0787, d'avoir soutenu ma participation au colloque international « Auto/biographie, polyphonie, plurivocalité » (Mediapolis.Europa, Rome, 19-21 juin 2017).

1. Citer, inciter (à la lecture)

Dans *La Relation critique*, Jean Starobinski parle d'un « composé de rigueur méthodologique (liée aux techniques et à leur procédés vérifiables) et de disponibilité réflexive (libre de toute astreinte systématique) »³ à partir duquel tout sujet interprétant construit son « type idéal » de critique. Derrida lecteur de Blanchot me semble avoir interrogé ce « composé » sur le mode de l'aveu, des habiletés et des pièges de l'aveu, si l'on pense que dans les deux textes qu'il consacre à l'œuvre de Blanchot, *Parages*⁴ et *Demeure*⁵, la voix du 'je' (le sujet interprétant) ne cesse de s'inquiéter (et d'avouer son inquiétude) devant les limites et les risques que supposent l'acte d'interprétation d'une telle œuvre. Mais ce n'est pas tout. Il fait en même temps le vœu d'une lecture qui ne va pas dans le sens d'une réponse définitive apportée à une œuvre réputée comme difficile, mais plutôt dans le sens d'un voisinage écrit et sensible avec elle, d'une entrée en résonnance, en consonance, en correspondance avec elle. Ni « fidélité » de l'interprétation, ni déchiffrement herméneutique, mais acte d'hospitalité, une hospitalité qui, dit-il ailleurs, « ne peut être que poétique »⁶. Pour autant que la lecture s'effectue chez Derrida dans une connivence intime avec le texte de l'autre, qu'il cite et qui l'incite à la lecture, cet article tentera de répondre à la question suivante : Quelle figure alors pour le 'je' du sujet interprétant qui ouvre la lecture à de nouvelles expériences ?

Résonnance, consonance, correspondance : ce sont des mots qui viennent du registre du son et de la voix, mais qui se mêlent chez Derrida à la « patience infinie » d'une lecture qui lui demande de prendre le texte au pied de la lettre, de lui prêter non seulement l'œil mais aussi (et surtout) l'oreille, car voici ce qui nous est confié dans *Pas*, le premier essai repris dans *Parages* : « il faut apprendre à le lire avec une patience infinie, s'immobiliser sans fin en chaque passage et y revenir indéfiniment, le réciter ainsi »⁷. Il importe pour Derrida de lire Blanchot *avec* Blanchot, d'observer sa phrase et sa pratique d'écriture jusqu'en leurs tensions internes les plus profondes et les plus irrésolues, mettant en examen détaillé les enchaînements paradoxaux des structures syntaxiques du type « X sans X » et les formules oxymoriques qui font la phrase de

³ Jean STAROBINSKI, *La relation critique*, édition revue et augmentée, Paris, Gallimard, « Tel », 2001, p. 53. [1970].

⁴ Jacques DERRIDA, *Parages*, Paris, Galilée, 2003. [1986].

⁵ J. DERRIDA, *Demeure*, Paris, Galilée, 1998.

⁶ « Un acte d'hospitalité ne peut être que poétique » affirme Derrida, cité par Anne DUFOURMANTELLE, dans J. DERRIDA, *De l'hospitalité*, Paris, Calman-Lévy, 1997, p. 10.

⁷ J. DERRIDA, *Parages*, *op. cit.*, p. 38.

Blanchot s'échapper à toute logique de l'identité et à toute dialectique de la contradiction. Derrida, qui va dans sa lecture d'un certain pas poétique, s'apparente ici à une (dé)marche qui décidera non seulement de la rigueur (méthodologique) et de la disponibilité (réflexive) du sujet interprétant, mais aussi du tempo de la lecture, car « s'immobiliser sans fin en chaque passage » du texte de Blanchot, « y revenir indéfiniment », c'est, au fond, une autre manière de formuler la question du tempo de la lecture. Elle traverse, d'ailleurs, de nombreux autres textes de Derrida, mais c'est ici, dans *Parages*, en compagnie de Blanchot, que l'insistance sur la lenteur de la lecture me semble la plus forte.

Cette phrase – « il faut apprendre à le lire avec une patience infinie » – s'énonce à mes yeux comme une 'règle' de lecture. On note son urgence, son impératif, son autorité. On note aussi qu'elle n'est pas facile à saisir, car nous ne savons pas à qui ou à quoi renvoie le pronom 'le', nous ignorons quel est son référent. Dans *L'expérience de la lecture*, Michel Lisse ne manque pas de s'interroger là-dessus :

Renvoie-t-il à Maurice Blanchot ou au texte de Blanchot, voire à tel texte particulier, *Thomas l'Obscur* ? Autrement dit, cette règle vaut-elle pour l'auteur Maurice Blanchot, pour le corpus signé du nom de Blanchot, ou pour *Thomas l'Obscur* uniquement ? A-t-elle une extension plus large et serait-elle applicable à tout auteur ou tout texte, se limite-t-elle au champ littéraire, à supposer qu'il soit déterminable comme tel, ou doit-elle être étendue à d'autres disciplines ?⁸

Ces questions me semblent d'autant plus légitimes que l'ambiguïté et l'indétermination de la formule persistent. Une page plus loin, par exemple, Derrida note ceci : « il nous faudra lentement apprendre à lire »⁹. Il revient par la suite sur la question du tempo ralenti de la lecture. Quelques pages plus loin, il écrit : « C'est une lecture qu'il faut encore patiemment réserver »¹⁰. Comment alors ne pas être sensible à cette insistance sur la lenteur de la lecture ? Et comment ne pas penser à déplacer la question, passant d'une question que Derrida pose au texte de Blanchot à une question que nous pouvons poser au texte même de Derrida.

On en viendrait alors à se demander si la règle doit être appliquée au texte de Derrida et, donc, à elle-même, poursuit Michel Lisse. Nous serions alors plongés dans un paradoxe temporel : le

⁸ Michel LISSE, *L'expérience de la lecture*, 2. *Le glissement*, Paris, Galilée, 2001, p. 67.

⁹ J. DERRIDA, *Parages*, op. cit., p. 39.

¹⁰ *Ibid.*, p. 42.

lecteur ne sait qu'*après coup* comment il aurait dû lire. D'une certaine façon, il est toujours trop tard pour appliquer une consigne de lecture – si, du moins, notre logique temporelle est linéaire. Une autre logique du temps [...] permet peut-être de penser autrement le rapport entre le temps et la lecture¹¹.

Mais ce que je voudrais remarquer ici, c'est que la figure du sujet interprétant se construit chez Derrida autour de cet immense plaisir de lire et d'écrire la lecture, car il *écrit* sa lecture, et en même temps s'écrit lui-même tout en écrivant sur Blanchot. Il manipule le texte de Blanchot et se laisse en même temps manipuler par lui. Loin de situer fermement le sujet interprétant et de lui attribuer un rôle, une fonction, une identité bien définie, ce plaisir de lire en écrivant et d'écrire en lisant, fait de lui un sujet flottant, glissant, en dérive permanente. Sa forme tordue progresse par subordinations en cascade et par décrochement. Il faut toujours faire retour en arrière pour effectuer le raccord avec les segments antérieurement posés, car la lecture-écriture de Derrida échappe au déroulement linéaire de son énoncé. Tout est mouvement ici, un mouvement dont il faut suivre la progression en toute vigilance.

2. Aveux (et vœux) de lecture

Pour l'observer, je vais me tenir aux différents *aveux* de lecture, parfois contradictoires, qui abondent dans *Parages*, et permettent à Derrida de se *situer*, se *resituer* et *négoier* sans cesse la situation interprétative. Pour peu que toute approche soit impropre, comme il l'indique dans la note introductive de *Parages*, et que tout commentaire se montre inadéquat et insuffisant, les questions s'appellent les unes les autres pour dire l'impropre, l'inadéquat et l'insuffisant, mais aussi et surtout pour dire la *possibilité* d'un accueil autre, *sans condition*, de ce qui vient à la lecture.

Il avouera qu'écrire sur Blanchot, ce n'est pas élaborer un discours théorique sur l'ensemble de ses récits, mais se rendre attentif aux « *situations* de parole »¹², aux événements de langage

¹¹ *Ibid.* C'est à la logique de la différance et de la déconstruction, propre non seulement à Derrida lecteur de Blanchot mais à Derrida lecteur tout court que la citation de Michel Lisse renvoie. La même logique s'applique lorsque Derrida parle dans *Donner le temps* de Baudelaire lecteur de Mauss (cf. *Donner le temps, 1. La fausse monnaie*, Paris, Galilée, 1991) ou de Platon lecteur de Mallarmé (cf. « Mallarmé » in *Tableau de la littérature française, III, De Madame de Staël à Rimbaud*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 368-379).

¹² J. DERRIDA, *Parages*, *op. cit.*, p. 11.

qui se passent dans ces récits et qui ne cessent de l'interpeler, invitant dans cet appel et par cet appel, à une lecture revenante, car – il vaut la peine de reprendre la citation – « il faut apprendre à le lire avec une patience infinie, s'immobiliser sans fin en chaque passage et y revenir indéfiniment, le réciter ainsi »¹³.

Il avouera encore le paradoxe du *disjoint qui fait œuvre*, car les quatre essais repris dans *Parages* font pourtant un livre malgré leur disparité : « dissemblables et discontinues, alliés ou reliés, ces écrits paraissent ensemble néanmoins » tout en cherchant à décrire « un *seul et même* mouvement »¹⁴. Un *seul et même* mouvement apte à dire une double mise en mouvement : d'une part, celle de l'œuvre de Blanchot, et de l'autre, celle de la lecture même de Derrida, une lecture qui irait non seulement vers l'interprétation, posée et critique, mais aussi, et surtout, vers la *citation*, la *récitation* que Derrida entend ici en son sens étymologique : « Incitation ou sollicitation, elle appelle ou donne le mouvement »¹⁵.

Pourquoi la citation-récitation, fût-elle incitation ou sollicitation ? C'est par le jeu de ces mots rythmés et croisés (citation, récitation, incitation, sollicitation) que le sujet interprétant me semble donner ici sa figure. Ils désignent la manière dont il s'approche du texte de l'autre par la lecture ralentie et revenante (incitation, sollicitation), tout en laissant le texte de l'autre parler tout seul, se dire dans sa nudité (citation), bien que toute coupure citationnelle comporte, on le sait, un déport : arrachées à leur lieu d'origine – les récits de Blanchot dont Derrida extrait des fragments d'ampleur variée, allant jusqu'à citer une œuvre à part entière, comme il procède avec *L'Instant de ma mort* dans *Demeure* –, les citations semblent prêtes à s'inscrire *comme* arguments, comme *démonstrations* dans la configuration de la parole interprétative.

Dans « Pas » de *Parages*, Derrida cite longuement un autre récit de Blanchot, *L'attente l'oubli*, et commente ainsi les citations : « Va-et-vient dans ce passage même. Passage d'un va-et-vient où l'origine du mouvement, geste, signe ou mot, ne se laisse jamais arrêter, assigner »¹⁶. Il reprend ensuite la citation, par des bribes, et avance introduisant au fur et à mesure d'autres citations jusqu'à faire remarquer ceci : « Ce déplacement se déplace lui-même, dans toute la complexité du réseau, à travers *L'attente l'oubli*. Le récit récite toujours, d'abord, le déplacement de ces déplacements. Il les éloigne d'eux-mêmes »¹⁷. Plus encore, la lecture même de Derrida sera

¹³ *Ibid.*, p. 38. Je souligne.

¹⁴ *Ibid.*, p. 9. Je souligne.

¹⁵ *Ibid.*, p. 10.

¹⁶ *Ibid.*, p. 26.

¹⁷ *Ibid.*, p. 27.

déplacée avec cet enchaînement de déplacements. Il continue de citer toujours et encore, de commenter, toujours et encore, jusqu'à faire de ce mélange entre la parole citée et la parole interprétative l'espace d'une double affirmation : celle du texte interprété qui se présente *tel quel*, d'une part, et d'autre part, celle d'une parole interprétative *légitimée* et parfaitement *légitime*, là où le texte interprété semble réclamer l'absence de tout compagnon : « je veux expliquer, oui, expliquer en insistant, pourquoi il n'insiste pas, car ce n'est pas clair »¹⁸. Instable, la parole interprétative vient affirmer sa stabilité (de par sa nécessité explicative) :

Pour faire droit à un autre texte, au texte d'un autre, il faut assumer d'une certaine manière, très déterminée, le défaut, la faiblesse, ne pas éviter ce que l'autre aura su éviter : pour le faire apparaître depuis ce retrait. Le texte qu'il aura signé, sans signer, est l'un des très rares devant lequel mon retrait, ma faiblesse, celle dont tu me parles et qui peut prendre la forme d'une indiscretion de maîtrise, je les prenne sur moi et m'en réjouisse. Pourquoi pas ?¹⁹

Et ceci : « Si une science ou une théorie de la lecture de ces récits devait se constituer et en venir à son nom, je l'appellerais la *paralyse*. Ce serait aussi la science et la pratique de son écriture, de ce qu'il fait en écrivant, lui. Il – la paralyse – écrit, décrit le désirable piège d'un *viens* »²⁰. « Piège d'un *viens* » qui veut dire piège interprétatif, donc captivité, mais aussi sortie, transgression, dépassement, car la *paralyse*, qu'il fallait peut-être entendre comme analyse paratextuelle, « fait mouvement, le faux mouvement qui procède selon le faux-pas du désir et franchit la limite »²¹. Tout se passe ici comme si le disjoint à l'œuvre dans le texte interprété fait maintenant œuvre d'interprétation. Et pourtant : tout cela n'est qu'un moment ou une figure passagère d'interprétation, car la lecture continue à se déplacer encore et toujours : « Plutôt que d'accompagner tel texte d'un commentaire dont il se passe, comme tout autre, aussi sûrement qu'il exige, je le lirai lentement, soulignant ici ou là un mot, un passage, un *moment*, un *mouvement*. Une autre lecture, une autre fois, soulignera autrement »²². Et effectivement, Derrida cite ensuite un fragment qui se déploie sur plus de deux pages, extrait d'un autre récit de Blanchot, *Au moment voulu*. La tentation (incitation) de citer longuement est grande, voire dangereuse. Le

¹⁸ *Ibid.*, p. 49.

¹⁹ *Ibid.*, p. 35.

²⁰ *Ibid.*, p. 68.

²¹ *Ibid.*, p. 73.

²² *Ibid.*, p. 69.

sujet interprétant doit faire preuve de vigilance. Car qui et à quel prix ferait un livre citant seulement, soulignant seulement, poussant pour ainsi dire le geste interprétatif à l'extrême ? Pensons un instant au geste audacieux et téméraire de Derrida qui cite entièrement *L'Instant de ma mort* dans *Demeure*. Comment le prendre ? Et que dit-il de la figure du sujet interprétant ? Est-ce une lecture insolite, est-ce une réponse, quoique paradoxale, donnée à cet autre aveu de lecture que l'on retrouve ailleurs dans *Parages* – « Comment faire pour tout lire ? Et même si l'on pouvait ici tout lire, citer 'intégralement' une fois de plus, tout, le tout manquerait encore... »²³, – et qui s'enchaîne avec cet autre :

Citer, ne pas citer, c'est toujours aussi injustifiable, au regard de la loi qui m'intéresse ici. Comment laisser vivre un texte ? Faut-il – et comment – le prendre ? ou seulement l' 'effleurer' ? Lui dire 'viens' ? Ne le fait-on pas toujours 'chez soi', c'est-à-dire selon la loi violente de sa propre *économie*, ici de la mienne ? Mais on vient de voir comme le chez-soi d'une chambre, le propre d'une économie se voue à l'anonyme, divise et soumet à l'autre qui l'y attendait, déjà, sans l'attendre ; et comment, il a dit 'je resterai', puis 'je m'arrêterai encore'. Le reste vient d'être lu²⁴.

3. Lire le 'je'

Que devient dès lors la parole du sujet interprétant sinon un pur événement de langage, une analyse radiographique qui, par l'ajout qui lui est propre, ajout au cœur du disjoint avoué au départ, ne cesse d'inventer, donc créer, l'espace, l'acte et les figures de l'interprétation ? Le sujet interprétant s'efface tout aussi bien que l'objet interprété, et dans cet effacement, il fait surgir la figure même de l'écriture, de la lecture-écriture. Derrida construit dans sa lecture la figure d'un sujet interprétant sans filiation et sans garant d'autorité ; pris dans un mouvement qui va vers l'anonymat et l'impersonnel, où aucune relation stable entre le sujet interprétant et l'objet interprété ne peut se décider. Quel est alors le statut de ce 'je' qui pourtant écrit, et quand il écrit, il le fait, ne l'oublions pas, au nom d'un 'je' qui lit ?

Il semble y avoir quelque chose de commun entre ces deux 'je', en admettant que durant le processus d'interprétation, le rapport de l'un à l'autre et la signification de l'un comme celle de l'autre ne changent pas. Jusqu'ici, le 'je' de Derrida résiste mieux. Il emprunte pour son proces-

²³ *Ibid.*, p. 101.

²⁴ *Ibid.*, p. 190.

sus interprétatif le modèle du dialogue à deux voix de l'*entretien* de Blanchot. Ces voix, on peut les interroger, leur demander des explications. Elles sont là, elles répondent de ce qu'elles affirment, elles se portent les garants d'une certaine vérité, ce qui nous offre foi et certitude, même si dans sa tâche indéfinie de vérité, le 'je' interprétant de Derrida joue le jeu le plus fuyant avec les mots et s'enfoncé, au prix même de l'égarement, dans l'épaisseur de l'espace linguistique. Tout se passe dans l'interprétation de Derrida comme si le tempo du texte de Blanchot ralentissait excessivement pour faire apparaître ce qui doit être tu. Comme s'il prenait de vitesse la logique même du texte. Seulement, ce tempo ralenti de la lecture renvoie le sujet interprétant comme divisé, en proie à l'hétéronomie et à l'illisible, fracturé par la lecture :

Aborder, c'est la lenteur étrange d'un mouvement d'approche, entre geste et discours, qui ne touche pas encore au bout, n'atteint pas encore le but – ici la rive – n'arrive pas encore, n'est pas encore arrivé. En tant que mouvement (ou pas), il n'a pas encore contact avec le bord, qui lui ne reste un bord que pour autant qu'on n'y touche pas ou que la contiguïté n'efface pas totalement le distinct ou le distant. Aborder, c'est interpeller ou faire signe de loin ; c'est ainsi appeler la distance à distance et dépendre de l'initiative et de la place de l'autre qui, pour être provoqué, ne se laisse pas forcément aborder²⁵.

En l'occurrence, c'est un principe interprétatif qui est formulé ici : seul le texte, dans sa nudité la plus désœuvrée, appelle. Derrida nomme 'illisibilité' cette nudité du texte. On peut même avancer, dans la pure logique déconstructrice, que l'illisibilité même du texte constitue en quelque sorte sa lisibilité. Le texte de Blanchot se donne à lire pour Derrida dans son illisible, dans la lisibilité du lisible qui est illisible²⁶. Le lisible *en tant que tel* est donc illisible. L'autre du lisible, dans son altérité radicale, doit rester illisible : illisible non pas au sens d'une illisibilité qui deviendrait lisible, mais d'une illisibilité sans aucune relève dialectique possible, illisible

²⁵ *Ibid.*, p. 89.

²⁶ Cette façon de lire va du même pas que l'impossibilité de voir la visibilité du visible sur laquelle Derrida insiste dans *Mémoires d'aveugle*, invoquant toute une tradition philosophique de Platon à Merleau-Ponty. Voir en ce sens, J. DERRIDA, *Mémoires d'aveugle, L'autoportrait et d'autres ruines*, Réunion des musées nationaux, Paris, 1990, p. 56: « Pour être absolument étrangère au visible et même au visible en puissance, à la possibilité du visible, cette invisibilité habiterait encore le visible, elle viendrait plutôt le hanter jusqu'à se confondre avec lui pour en assurer, depuis le spectre de cette impossibilité même, sa ressource la plus propre. Le visible *en tant que tel* serait invisible, non pas comme visibilité, *phénoménalité ou essence* du visible, mais comme le corps singulier du visible même, *à même* le visible – qui produirait ainsi de l'aveuglement, par émanation, comme s'il secrétait son propre *médium* ».

tout court²⁷. L'illisibilité du texte de Blanchot dirait ainsi l'impossibilité de la lecture totale. Il n'y a pas de texte transparent ni univoque, tout texte est à la fois un appel et un défi à la lecture, et la pratique citationnelle de Derrida, ses aveux de lecture, en témoigne pleinement. Elle touche aussi bien la forme que la structure et les relations qui s'établissent entre les deux textes, le texte interprété (celui de Blanchot) et texte interprétant (celui de Derrida lisant Blanchot). Toute une économie du désir et du plaisir de lire se déroule ici, comme si cette lecture résonante, consonnante, correspondante que j'évoquais au départ, se proposait en fin de compte de restituer l'inouï – et ajouterais-je, l'inaudible – d'une écriture dès lors redoublée, signée et contresignée par un double 'je' et une double voix : Blanchot-Derrida.

²⁷ Sur ce point, je revoie à l'article de Ginette MICHAUD, « Jacques Derrida, les Yeux Bandés ou Lire à l'épreuve de l'invisibilité », in Sjeff HOUPPERMANS, Rico SNELLER, Peter van ZILFHOUT (dir.), *Enduring Resistance : Cultural Theory after Derrida/ La Résistance persévère : la théorie de la culture (d')après Derrida*, Rodopi, Amsterdam-New York, 2010, pp. 215-243.

